

I. Naissance de l'art naïf

Quand l'Art naïf est-il né ?

Il existe deux manières d'envisager la naissance de l'art naïf. Comme courant artistique, il n'a vu le jour qu'au début du XX^e siècle. Mais il est apparu de façon absolue, il y a quelques dizaines de siècles, avec les peintures rupestres et les premières sculptures animalières. Qui fut le premier artiste naïf ? Certainement un chasseur du néolithique, gravant sur une pierre plate les contours d'une proie en fuite et n'utilisant qu'une seule ligne fine pour rendre la silhouette élégante de l'animal en mouvement. Sans aucune expérience artistique, il utilise son œil de chasseur. Toute sa vie durant, il avait observé son « modèle ». Il est difficile, cependant, de comprendre ce qui l'incita à réaliser un tel dessin. Tentait-il de transmettre un message à sa tribu ? A un dieu, une prière pour que la chasse soit bonne ? Selon les historiens de l'art, ce premier essai, indépendamment de son objectif, témoigne d'un élan vital, d'un besoin de s'exprimer né au contact de la nature. Ce chasseur, qui doit assurément être considéré comme le premier des « artistes naïfs », fut sans doute le plus original, car aucun système de représentation picturale n'existait encore. Peu à peu, une méthode se forma et se perfectionna. Les peintures des grottes de Lascaux ou d'Altamira n'ont sans doute pas été réalisées par les mains d'un chasseur. La représentation précise et détaillée des bisons, leurs plastiques, l'utilisation du clair-obscur et, pour finir, la beauté du dessin révèlent une incontestable maîtrise. Mais, comme il vivait dans l'anonymat et que ses contemporains ne prêtaient sans doute pas un intérêt aussi important que nous aujourd'hui à ce qu'il peignait, ce « naïf », chasseur ou artiste amateur, continua ses essais.

Avec l'apparition de divers systèmes artistiques et de plusieurs écoles d'art, se sont peu à peu révélés des artistes peintres, sculpteurs et dessinateurs, novateurs et originaux. Le monde européen conserve avec soin les chefs-d'œuvre de l'Antiquité, ainsi que les noms des grands architectes, sculpteurs et peintres. Cependant, au V^e siècle avant J.-C., un citoyen athénien inconnu tentant de réaliser une peinture, avait peu de chance de passer à la postérité. Il est vrai que la plupart des fresques antiques n'ont pas survécu aux ravages du temps et les écrits n'ont immortalisé que peu de noms de maîtres. Le nom de cet artiste, précurseur du Douanier Rousseau, s'est effacé pour toujours, mais l'homme a certainement existé.

Par ailleurs, le nombre d'or et les bases mathématiques utilisées en art, s'ils étaient considérés canons de la beauté humaine par Polyclète, n'étaient le patrimoine que d'un tout petit territoire et constamment confronté aux invasions. Provenant de la mer Noire

Henri Rousseau,
dit le **Douanier Rousseau,**
Le Charme, 1909.
Huile sur toile, 45,5 x 37,5 cm.
Museum Charlotte Zander, Bönnigheim.

ou de la Sibérie, elles apportèrent avec elles les statuettes de pierre nommées, qui constituaient, pour les Grecs, des exemples d'art « sauvage », « primitif », tout comme les hommes qui les avaient créées.

Marqué par la vénération des maîtres grecs, l'art romain fut influencé par ces barbares (le mot ne signifiant dans l'optique de l'époque qu' « étranger ») dès le III^e siècle avant J.-C.. Pour les Romains, qui se considéraient seul peuple civilisé de la terre, les barbares étaient incultes et leur art ne pouvait rivaliser avec l'art de leur capitale, Rome. Néanmoins, les sculpteurs romains reprirent souvent ces formes barbares en les simplifiant parfois jusqu'à l'extrême.

L'art des peuples barbares, aussi « incorrect » fût-il, possédait cette éloquence qui manquait tant à la majorité des œuvres classiques. Les artisans sculpteurs furent influencés par ses nouvelles formes (voir pour exemple les tarasques), empruntant en cela les mêmes voies que celles suivies beaucoup plus tard par Picasso, Miró, Ernst et bien d'autres.

Après avoir renversé la domination de Rome, les Barbares se délivrèrent des principes de l'art classique et méprisèrent les canons fixés par Polyclète. Dès lors, l'art apprit à effrayer, à susciter l'horreur, à faire trembler. Sous les chapiteaux des églises romanes apparurent d'étonnantes créatures aux membres courts et à la tête énorme. Qui donc étaient les auteurs anonymes de ces formes étranges ? Sans aucun doute, de bons artisans qui excellaient dans le travail de la pierre, mais surtout de vrais artistes : en témoigne la puissante emprise qu'exercent sur nous de telles œuvres. Ces artistes sont venus à l'art par cette voie parallèle, qui a, semble-t-il, toujours existé et que les Européens ont fini par nommer « art naïf ».

Anonyme,
Elans et hommes.
Région de Kamberg, Afrique.

Aristide Caillaud,
Le Fou, 1942.
81 x 43 cm.
Musée d'Art moderne de la
Ville de Paris, Paris.

Anonyme,
Idole masculine,
3000-2000 ans av. J.-C.
Bois d'élan, h : 9,3 cm.
Musée d'Archéologie nationale,
Château de Saint-Germain-en-Laye,
Saint-Germain-en-Laye.

C'est en Europe, au début du XX^e siècle, que les premiers peintres dits « naïfs » furent connus. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Ces questions demandent un retour vers le passé. En réalité, il faut s'intéresser à ceux qui, les ayant découverts, les ont sortis de l'anonymat. En effet, sans la jeune avant-garde européenne, qui fait partie intégrante maintenant de l'histoire de l'art, l'art naïf n'aurait peut-être jamais eu d'impact. Par conséquent, il paraît difficilement concevable d'étudier Henri Rousseau, Niko Pirosmanni, Ivan Generalić, André Bauchant ou Louis Vivin sans prendre en compte aussi Pablo Picasso, Henri Matisse, Joan Miró, Max Ernst ou Mikhail Larionov.

Les multiples problèmes posés par les œuvres naïves occuperont encore longtemps les historiens de l'Art. Avant tout, il est nécessaire d'éclaircir les sources de leur art, ainsi que les relations qu'ils entretiennent avec l'art académique officiel. Etudier l'art naïf relève de la gageure car de nouveaux artistes apparaissent sans cesse et leurs œuvres





viennent, sinon modifier, du moins compléter les théories. Ceci rend particulièrement ardue l'élaboration d'un panorama exhaustif de l'art naïf. Aussi, nous contenterons-nous de prendre seulement quelques exemples représentatifs de cet univers mystérieux.

L'influence des peintures de Henri Rousseau, de Niko Pirosmani ou d'Ivan Generalić sur l'art académique est très complexe à déterminer. La raison en est simple : ils ne sont pas unis au sein d'une même école, et aucun d'entre eux ne possède une cohérence picturale suffisante pour être totalement cerné. Cet obstacle de taille explique pourquoi les historiens de l'art se sont, jusqu'à présent, peu intéressés à cette question. Car il est vrai que chercher un point commun, permettant de les confronter tous ensemble, est une étude particulièrement difficile. Se pose d'abord le problème de leur dénomination : il n'existe, en effet, pas de mot permettant de les définir exactement. Dans les dictionnaires spécialisés, le terme « primitif » est défini comme suit : « peintre ou sculpteur, qui précède les maîtres de la Renaissance ». Cette définition, apparue au XIX^e siècle, a vieilli : la notion d'art primitif au XX^e siècle a inclus l'art des autres civilisations ainsi que celui des artistes naïfs. On a ainsi élargi la définition pour y introduire des courants très différents les uns des autres. C'est pourquoi, le terme « primitif », employé pour déterminer un art d'amateurs ne semble pas suffisamment précis.

Le mot « naïf » et ses synonymes - naturel, ingénu, rustre, inexpérimenté, crédule, simple - reflètent tous une certaine caractéristique émotionnelle, qui correspond, cela va sans dire, parfaitement à l'esprit de ces peintres. Cependant, reprenant une formule d'Aragon, on pourrait dire « qu'il serait naïf de croire cette peinture naïve ».¹

Ce n'est pas par hasard si, les uns après les autres, tous les spécialistes ont inventé de nouveaux termes, chacun s'efforçant de définir l'indéfinissable. W. Uhde avait baptisé l'exposition de 1928 : « Les Peintres du Cœur sacré », et mettait ainsi l'accent sur leur simplicité d'âme. Le nom que leur attribua René Huyghes, « les peintres instinctifs », se réfère, quant à lui, plutôt à leurs œuvres. Le terme de « néoprimitif » fut créé pour les distinguer des artistes « primitifs du XIX^e siècle », en réalité les peintres médiévaux. On a introduit par la suite, le terme de « peintre du dimanche » pour désigner la situation sociale de ceux qui, après avoir travaillé toute la semaine, se consacraient à la peinture le dimanche, comme distraction.









